

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 49 (1911)
Heft: 3

Artikel: Lè z'haillon de noutrè fenne
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-207516>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le frater à ce discours fait une figure longue d'une aune, mais n'osant refuser, commence à le raser avec toute la mauvaise grâce possible, et en utilisant le plus vieux de ses rasoirs, émoussé et dentelé par de « longs et loyaux » services. Vous voyez d'ici la victime souffrant le martyre dans son fauteuil et n'osant souffler mot !

Tout d'un coup, dans la cour, derrière la boutique du Figaro villageois, retentit un cri perçant. Le coiffeur s'arrête un instant dans son travail, se demandant ce que c'est, puis il se rappelle que le voisin fait boucherie ce jour-là.

Le paysan de son côté a reconnu le cri du cochon qu'on égorge et, s'adressant à l'opérateur qui a recommencé à lui racler la figure :

— Ecoutez-voï comme y crie, je crois qu'en voilà encore un qui se fait raser à crédit !

H.

LÈ Z'HAILLON DE NOUTRÈ FENNE

O n lau dit adì tsermalàre
A stausse que l'ant dâi gredon ;
Que sâiant dame âo cousenâre
On lè z'âme que dâi gâtion.

Quand ie sant ein mariagraillon
Sant bin galèze elliu pernette ;
Quand l'ant met lau grand cotillon
Lè fenne d'ora sant bin pouette !

Quand s'einbantsant pè lè tserrâre,
Que sè mettant su lau treinte-ion,
Lau tsapî mè fant adì pouâre :
On derâi 'na benn' à bordon
Tota plleina de covasson,
Ao bin dâi grêche z'écouèlette
Qu'on arâi verî à bocillon. —
Lè fenne d'ora sant bin pouette !

— Qu'è-te çosse ? dîant lè coinceïre,
Bin su que l'è dâi croubelion.
— Cliau benne vo fotant la fouâre,
Que lau repondant lè couètron.
— L'ant su la tita on copon,
Sublliant adan lè zizelette.
Avoué lau demi-quartéron,
Lè fenne d'ora sant bin pouette !

Seimblîant dèi z'èpoûaire-vaudâre
Quand ie betant lau cotillon
Qu'on derâi quasû dâi panâre :
Plîe petits ein avau qu'amon.
Serrant âi grellie et âo bourion. —
On djurerâi dâi garavouette
Quand troupegnant dein cliau gredon.
Lè fenne d'ora sant bin pouette !

Sant bin galèze à novillon,
Mâ n'allumâ pas dâi motsette,
Câ vo derâi : « Dein elliu z'haillon
Que lè fenne d'ora sant pouette ! »

MARC A LOUIS.

LE PAS DU LUSTRE

Les Diablerets sont menacés, on le sait, d'avoir eux aussi leur crémaillère, avec toutes les laideurs qui sont le complément obligé des chemins de fer de montagne. Il faut espérer que ce n'est là qu'un cauchemar et que la reine des Alpes vaudoises conservera intacte à tout jamais sa belle couronne d'argent.

Le bruit qui se fait à propos du projet de MM. Amiguet frères redonne de l'actualité à ce qui a été écrit sur les Diablerets et les environs. Voici, pour qui l'ignorerait, l'origine du nom du *Pas du lustre*, donné à un passage jadis scabreux, sur le versant méridional de la montagne :

En août 1857 — dit le docteur Cérèsolè, témoin de l'incident — le botaniste Jean Muret, accompagné des deux Philippe Marlétaz (le père et le fils), des Plans de Frenières, voulut, avant de mourir et avant de n'en avoir plus la force, mettre le pied sur la plus haute cime vaudoise, en passant par le chemin récemment découvert par M. Eug. Rambert et ses compagnons, depuis Anzeindaz. L'ascension réussit à souhait, par le plus beau temps qu'on puisse rêver. A la descente, arrivés à la paroi entre le sommet et le col, le

vieux Marlétaz exigea du papa Muret, alors dans sa cinquante-neuvième année, qu'il se laissât passer une corde sous les bras, pour le retenir, le cas échéant, dans ce pas vierge alors des crampons qu'on y a fixés depuis.

De retour à Anzeindaz, près du feu du père Pittier, celui-ci nous demanda comment notre grimpée avait réussi. A quoi M. Jean Muret répondit :

— Je suis très content ; tout a bien été, si ce n'est qu'à un mauvais pas, ces brigands m'ont suspendu comme un lustre.

La comparaison fit rire, et voilà comment ce pas fut baptisé *Pas du lustre* et qu'il a pour parrain celui dont le nom est gravé au pied du Muveran.

(Autour des Plans.)

WAGNON.

Pas de mal. — Entendu dans une soirée chez un de nos voisins :

Un monsieur marche sur la robe d'une dame. Celle-ci se retourne d'un air furibond. Mais changeant aussitôt de visage :

— Ah ! pardon, monsieur, j'allais me mettre dans une colère... J'avais cru que c'était mon mari !

LES PETITS

A VEZ-VOUS remarqué combien il y a de petits enfants intelligents ? Pour moi, tous les marmots de mes amis et connaissances, autant que j'en compte, le sont. C'est à se demander comment il se fait que tant de grandes personnes ne le soient pas !

Tous vous avez fait cette petite expérience. Vous arrivez dans une famille amie avant que les petits soient au lit :

— Vous allez voir comme bébé est intelligent et comme il a fait des progrès ces derniers temps : Bébé, va dire bonjour au monsieur !

Bébé, un petit bonhomme de deux ans, n'est pas dans son bon jour. Il vous tend la main en grognant et en détournant la tête.

— Dis au monsieur comment il fait, le « témoin de fer ».

Silence de Bébé.

— Alors la vache ! Tu sais la grosse vache qui est dans le pré.

Bébé se tait encore, malgré les gestes, la mimique et les encouragements de sa maman, qui se donne un mal incroyable pour l'amener à manifester son incroyable intelligence. On essaie de lui demander autre chose :

Après la vache, c'est le chien, puis le chat, puis... le coq... puis... Tous les animaux de la ferme et tous les oiseaux de la basse-cour y passent successivement sans parvenir à décider Bébé à sortir de son mutisme.

De guerre lasse on finit... par où l'on aurait dû commencer, on ne s'occupe plus du petit bonhomme qui, vexé, s'en va boudier dans un coin.

*

Une autre catégorie d'enfant intelligent est celui qui jase à tort et à travers. Un peu plus âgé que le précédent, il a déjà ses idées sur les gens ou les choses et ne demande qu'à les communiquer à tout venant. C'est « l'enfant terrible », la terreur des pères et mères, dont il ne manque jamais de répéter les propos inconsiderés et les paroles en l'air au moment précis où l'on achèterait son silence à prix d'or. Combien de catastrophes, tragi-comiques, de scènes familiales et de tempêtes dans un verre d'eau ont été provoquées par le babillage de l'enfant terrible !

*

On rencontre encore très souvent cette troisième espèce, la plus terrible de toutes : l'enfant savant ! Ce petit prodige, que ses parents pleins de vanité ont « forcé », comme les jardiniers « forcent » les fleurs pour obtenir des spécimens

plus gros et plus beaux, a appris péniblement une petite poésie à laquelle il ne comprend goutte. On le juche sur un tabouret et il commence à vous narrer d'une voix monotone et nasillarde les aventures du « Corbeau et du renard ». Le bon Lafontaine, dont tous nous avons massacré les œuvres immortelles sur les bancs de l'école, et Florian, le fabuliste de l'enfance, sont les auteurs préférés pour ces précoces manifestations de l'intelligence enfantine.

De grâce ! ayez pitié du pauvre gosse qui transpire à grosses gouttes ! O papas ! O mamas ! mettez tout amour-propre de côté et ne l'obligez pas à endurer ce martyre qui a nom la « poésie de Nouvel An ».

*

Pour finir, laissez-moi vous narrer la réplique d'une fillette de trois ans, dont les parents désiraient faire apprécier l'esprit d'observation à un ami en visite.

La mignonette avait accompagné sa bonne à la ferme voisine, et on lui avait montré treize jolis petits cochons roses et blancs, nés le jour même.

La maman, câline, demande à la petite :

— Voyons, Mimi, dis au monsieur ce que tu as vu cet après-midi.

Mimi se fait un peu prier pour répondre. On insiste. Enfin, elle dit avec conviction :

— Ce que j'ai vu ?... J'ai vu treize jolis petits frères !

BERT-NET.

Une âme pure. — Granday, accusé d'avoir volé une montre à un horloger de Lausanne, sort du tribunal, la tête haute : il est acquitté. Rejoignant son défenseur, il lui fait :

— N'est-ce pas, monsieur l'avocat, à présent j'ai bien le droit de la porter ?

A ANZEINDAZ, EN 1870.

Les calamités de la guerre ont pu, cette année, jeter un voile de tristesse sur la fête des hauts pâturages ; mais elles ne l'ont point empêchée d'avoir lieu. Elle fait partie de la vie des montagnards ; elle a passé dans leur sang, et il faudrait pour qu'ils y renoncassent que le canon grondât dans leurs vallées. Donc, au jour fixé, on célébrait la mi-été à Anzeindaz, la plus belle alpe des montagnes vaudoises, au pied des Diablerets. On avait choisi pour salle de bal une petite plaine, au sol parfaitement uni, au gazon ras et fin, entourée de mamelons verdoyants, véritable salle, œuvre d'un ruisseau qui, pendant des siècles, a déposé là son limon. Le ménétrier travaillait de l'archet ; mais on ne dansait guère, et la plupart des assistants faisaient galerie sur la pente...

— Qu'est-ce à dire ? demanda un homme à barbe grise, qui passait familièrement du groupe des messieurs à ceux des montagnards. Depuis quand ne danse-t-on plus à la mi-été d'Anzeindaz.

— Holà ! *monsu*, répondit un montagnard plus disert en patois qu'en français, c'est qu'on est dans des *circonstances* assez ridicules... A votre santé, *monsu* Olivier.

L'homme à la barbe grise était, en effet, Juste Olivier, notre ami, notre poète.

« Il est de règle qu'on danse à la mi-été », se dit-il à lui-même, et offrant sa main à l'une des jolies personnes du groupe citadin, il descendit sur la pelouse unie, et fit honneur à la plus belle valse que le ménétrier de la montagne put tirer de son violon. La tête lui en tourna bien quelque peu ; mais son exemple ne fut pas perdu. Les Valaisans et les Valaisannes prirent courage ; quelques jeunes gens du pays s'ébranlèrent, et les filles de Gryon eurent des cavaliers.

Mais à peine avait-il repris sa place sur le penchant de la colline qu'un groupe compact se formait autour de lui. On savait bien qu'il n'était pas venu à la fête les mains vides. « La chanson,